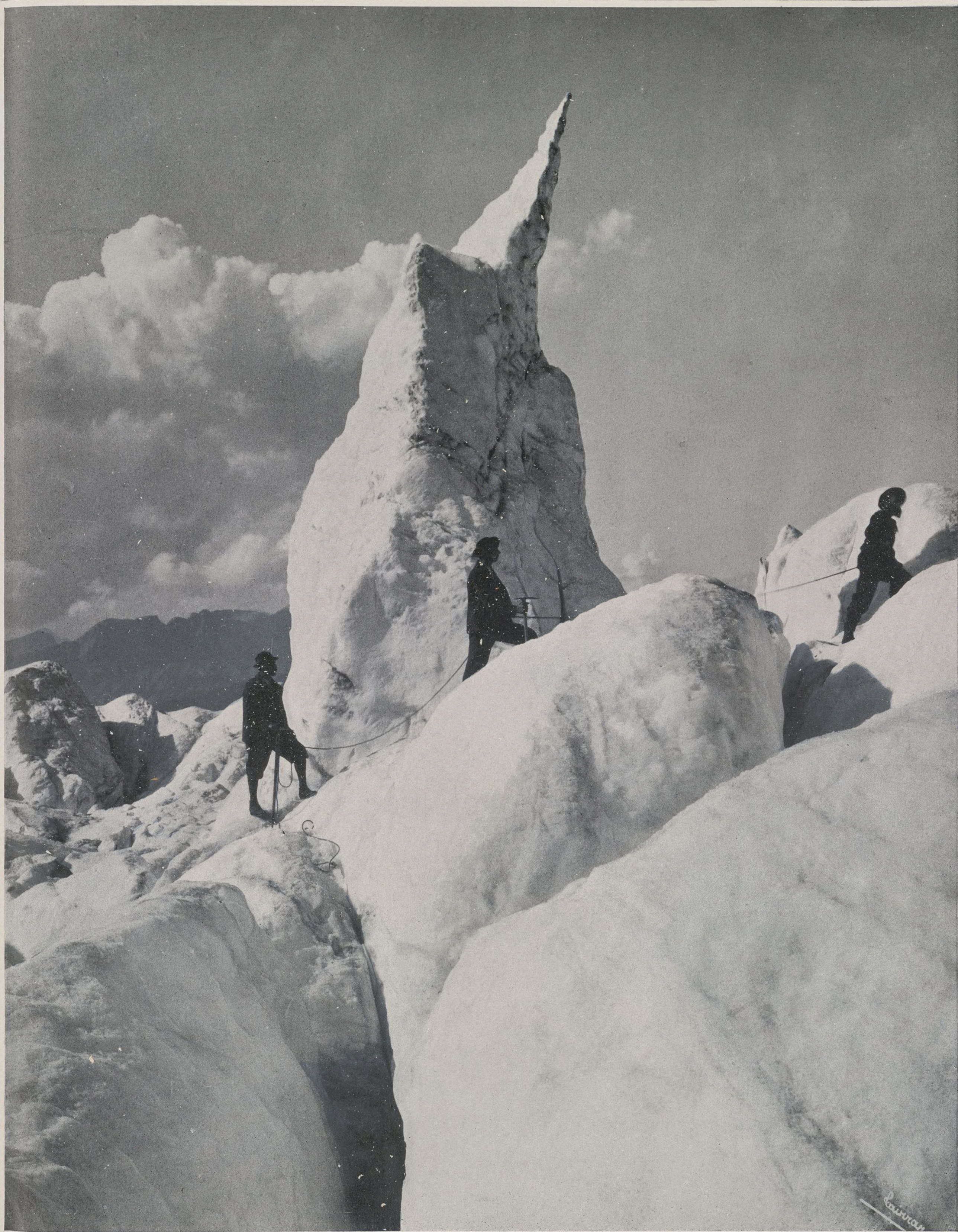


FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
LE FIGARO, 26, Rue Drouot

EDITEURS
LE FIGARO 26, Rue Drouot
MANZI, JOYANT & C^{ie}
24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines



UNE ASCENSION AU MONT-BLANC. — Une pyramide de glace

Ayuntamiento de Madrid

PUBLICATION MENSUELLE

Prix : 3 fr. ; Etranger : 3 fr. 50

GOUPIL ET C^{IE} ÉDITEURS-IMPRIMEURS, MANZI, JOYANT ET C^{IE}, ÉDITEURS-IMPRIMEURS, SUCCESSEURS
24, Boulevard des Capucines, PARIS

LES ARTS

Revue Mensuelle

DES

MUSÉES, COLLECTIONS, EXPOSITIONS

LES ARTS publient douze numéros par année. — Chaque numéro contient au moins trente-deux pages illustrées.
En dehors des numéros mensuels, LES ARTS pourront publier des numéros supplémentaires spéciaux, consacrés à des Expositions, des musées particuliers ou de grandes ventes. Ces numéros seront servis gratuitement aux abonnés.

Prix du numéro : 2 francs net. — Étranger : 2 fr. 50

Conditions de l'Abonnement :

PARIS, un an, 22 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 24 fr. — ÉTRANGER, *Union postale*, un an, 28 fr.

Abonnement & Vente : 24, Boulevard des Capucines, PARIS — Vente aux Libraires : *Librairie du FIGARO*

LE THÉÂTRE

5^e Année — 1902

LE THÉÂTRE donne le compte rendu des pièces nouvelles représentées sur les principaux théâtres de Paris et des capitales étrangères, les scènes principales de ces pièces saisies par la photographie instantanée, les portraits des acteurs et des auteurs et s'occupe de tout ce qui intéresse l'art théâtral.

Rédaction : MM. Félix Duquesnel, Frédéric Masson, Adolphe Jullien, Lucien Muhlfeld, Pierre Wolff, Jules Huret, René Maizeroy, Robert de Flers, Gaston Jollivet, Romain Coolus, Adolphe Aderer, Henri de Curzon, Paul Villars, Henry Lyonnet, etc.

LE THÉÂTRE a paru mensuellement depuis le mois de janvier 1898, bimensuellement depuis le mois de janvier 1900 ; une année forme deux superbes volumes (35×28) de plus de 400 pages chacun, accompagnés de tables systématiques et ornés de 600 illustrations en noir et en couleur.

Prix du numéro bimensuel : 2 francs net. — Étranger : 2 fr. 50

Conditions de l'Abonnement :

PARIS, un an, 40 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 44 fr. — ÉTRANGER, *Union postale*, un an, 52 fr.

LES MODES

Revue mensuelle illustrée des Arts appliqués à la Femme

LES MODES, publiées dans le même format et avec le même luxe que *Le Théâtre*, donnent chaque mois : une revue des Événements mondains ; des Études sur les Peintres et les Sculpteurs de la Femme, les Accessoires du Costume, le Mobilier, la Décoration intérieure ; une copieuse enquête sur la Mode et les Modes et des perspectives des Sports et des Plaisirs en plein air. Illustrées, selon les besoins, d'après les objets d'arts et de costume eux-mêmes, d'après les dessins et les tableaux présentant la Femme et les Femmes à l'admiration de tous les âges, LES MODES prétendent avant tout montrer le spectacle de *la Mode vécue* et, à ce dessein, s'emploient de préférence à fournir, par des photographies directes, la silhouette et le détail de toilette des Parisiennes les plus élégantes, de même que l'aspect intérieur de leurs maisons et la surprise instantanée de leurs Promenades et de leurs Plaisirs.

Prix du numéro : 2 francs net. — Étranger : 2 fr. 50

Conditions de l'Abonnement :

PARIS, un an, 22 fr. — DÉPARTEMENTS, un an, 24 fr. — ÉTRANGER, *Union postale*, un an, 28 fr.



FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien

LE MONT-BLANC



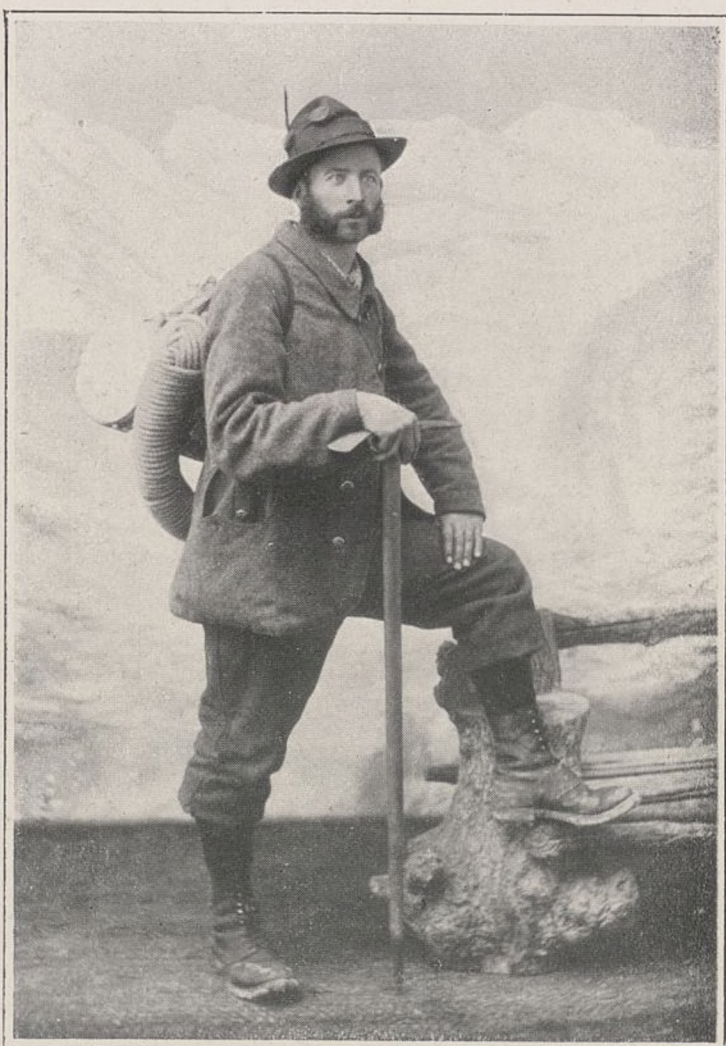
Salmonson, sculpt.

CHAMONIX. — MONUMENT ÉLEVÉ À BÉNÉDICT DE SAUSSURE ET À JACQUES BALMAT



VUE GÉNÉRALE DE CHAMONIX

AU MONT-BLANC (*)



UN GUIDE

LE Mont-Blanc a été découvert deux cent cinquante ans après l'Amérique. Il est difficile de s'expliquer comment une montagne qu'on aperçoit de soixante lieues sur une circonférence de plus de quatre cents lieues, qui appelle le regard par son manteau de neige, ait pu laisser les hommes indifférents presque jusqu'à nos jours.

En 1741, un Anglais, nommé Windham, de passage à Genève, s'inquiéta des sommets blancs qu'il apercevait par-dessus les montagnes qui ferment, au sud, l'horizon de la ville. On lui répondit que c'était les Montagnes Maudites, qui contenaient les glaciers de Savoie. Et ce fut tout le renseignement qu'il obtint. L'imagination éveillée, il se mit en route, pour cette région mystérieuse, avec sept de ses compatriotes et cinq domestiques, équipés et armés comme pour une bataille. Arrivés à Chamonix, ils interrogèrent les habitants sur les glaciers. Ceux-ci montrèrent le glacier des Bois et le glacier des Bossons, qui viennent mourir dans la vallée.

« Et après ? dirent les voyageurs.

— Après ? mais c'est tout, Messieurs. »

Les Anglais s'obstinèrent et résolurent de faire une ascension. Ils aboutirent au Montanvers et descendirent sur le glacier.

« J'avoue, écrivit Windham, que je suis extrêmement embarrassé pour en donner une idée juste, car je n'ai rien vu qui y ait la moindre ressemblance. La description que les voyageurs font du Groënland paraît en approcher le plus. Imaginez votre lac agité par un vent violent et gelé tout d'un coup... » L'Anglais avait trouvé l'image originale et juste. Elle a vécu. Le nom de Mer de glace est resté à cette formidable coulée de glaciers. L'année suivante, un ingénieur de Genève, Pierre Martel, renouvela l'ascension des Anglais au Montanvers.

Quelques étrangers suivirent, mais ce ne fut que vingt ans plus tard, par Bourrit et Bénédicte de Saussure, que commença le siège du Mont-Blanc. Bourrit, peintre sur émail et chantre à l'église cathédrale de Genève, est l'ancêtre de l'alpinisme. Il aime la montagne d'un amour passionné et désintéressé, tandis que Saussure mêle à cet amour l'instinct du savant chercheur, du littérateur poursuivant des phrases pittoresques, soigneux de sa gloire. C'est pourtant Saussure qui recevra la suprême récompense que méritait Bourrit. Il possédait une force

(*) Tous les clichés reproduits dans ce numéro ont été exécutés et mis obligeamment à la disposition du FIGARO ILLUSTRÉ par MM. TAIRRAZ et COUTTET.



CHEMIN DE FER ÉLECTRIQUE DE CHAMONIX. — VIADUC DE SAINTE-MARIE

dont son émule était privé : l'argent. Dès 1760, lors de son premier voyage à Chamonix, il avait fait publier dans les trois paroisses de la vallée, les Houches, le Prieuré, Argentière, qu'il donnerait une forte somme à ceux qui trouveraient un chemin praticable pour parvenir à la cime du Mont-Blanc. Excités par cette promesse, les plus hardis Chamoniards, dont les noms sont restés célèbres, les Simond, les Cuidet, les Paccard, les Couteran, les Couttet, les Cachat, les Tairraz, les Balmat, s'épuisèrent en tentatives. Ce fut une épopée qui dura seize ans. Le Mont-Blanc fut assailli par les points faibles qu'il montrait, le col du Géant et les Bossons, mais il renvoyait toujours vaincus et souvent fort châtiés, les téméraires qui le violentaient. Enfin, le 30 juin 1786, Jacques Balmat trouvait le chemin qui conduisait au sommet et

qui diffère peu de celui pratiqué généralement aujourd'hui. Il tint secrète sa découverte, ne la confiant qu'au docteur Michel Paccard, de peur qu'elle ne lui fût volée. Pour avoir un témoin, il l'emmena dans son ascension définitive le 8 août. Les deux hommes atteignaient la cime du mont à six heures du soir. Saussure, aussitôt averti, ne put l'atteindre que l'année suivante, le 3 août 1787.

Les temps héroïques étaient terminés. Néanmoins, pendant longtemps, le Mont-Blanc reçut peu de visiteurs. Les récits effrayants qu'avaient faits ses premiers grimpeurs en éloignaient les touristes. Il faut arriver à 1852 pour constater un accroissement dans les ascensions. Ce mouvement était dû à un Anglais, Albert Smith, qui, par des lectures et des entretiens publics à



CARS ALPINS DANS LA VALLÉE DE CHAMONIX

Londres, sur le Mont-Blanc, qu'il admirait, le mit à la mode chez ses jeunes compatriotes. Les ascensions se sont succédé sans interruption depuis lors et ont commencé à se compter chaque année par dizaines.

* * *

Les femmes furent assez longues à se décider à gravir l'illustre cime. Jusqu'en 1865, on n'en compte que sept qui firent l'ascension. La première fut une cuisinière de Chamonix, Marie Paradis, que des guides hissèrent là-haut, malgré elle, en quelque sorte à la force du poignet, pour la montrer ensuite, par curiosité, aux touristes, moyennant finances. Ce tour de force s'accomplit en 1810.

La Paradisa, c'est ainsi qu'elle était appelée, a raconté son ascension d'une façon trop savoureuse pour ne pas être rapportée.

« J'étais une pauvre servante. Les guides me dirent un jour : « Nous allons là-haut, viens avec nous, les étrangers voudront te voir et te donneront. » Cela me décida et je partis avec eux. Au Grand-Plateau, je ne pouvais plus aller, j'étais bien malade et me couchai sur la neige. Je soufflais comme les poulaillies qui ont trop chaud. On me donna le bras des deux côtés, on me tira ; mais aux Rochers Rouges, plus moyen d'avancer, et je leur dis : *Ficha moa dans une cravasse et alla où vo vodra*. « Il faut que tu ailles au bout », me répondirent les guides. Ils me prennent, me tirent, me poussent, me portent, et enfin nous sommes arrivés. Une fois sur la cime, je n'y voyais plus clair, je ne pouvais plus

ni souffler ni parler : ils m'ont dit que ça faisait pitié de me voir. »

A Marie Paradis succéda une Française, Mademoiselle Henriette d'Angeville, à laquelle revient, en réalité, la gloire d'avoir mis sur la neige du Mont-Blanc les premiers pas féminins. Son ascension eut lieu le 4 septembre 1838. Récemment, la *Revue Alpine*, de Lyon, a publié ses notes et impressions consignées dans un carnet connu dans le monde des initiés sous le nom de « Carnet vert ». Elle est digne, par son intrépidité, son amour de la montagne et son esprit, d'être regardée comme l'ancêtre des femmes alpinistes.

Le premier Français qui a gravi le Mont-Blanc s'appelait le comte de Tilly. Il n'arrive que le vingtième, en 1834, sur la liste des ascensionnistes. Mademoiselle d'Angeville a donc soutenu l'honneur de la nation. Elle est restée jusqu'à la fin de sa vie une ascensionniste intrépide. En 1864, à soixante-dix ans, elle faisait l'ascension de l'Oldenhorn. Elle est morte à Lausanne en 1871. Elle possédait, à Hauteville-en-Bugey, un coquet petit château où se rendent en pèlerinage les alpinistes pieux.

Le Club Alpin français, fondé en 1874, donna aux Françaises le goût de la montagne : Mesdames Albert Millot, Gamard, Cazin, Ernest Caron, Mademoiselle Aline Loppé dans le passé, Madame et Mademoiselle Joseph Vallot, récemment, se sont inscrites plusieurs fois sur le Gotha alpestre de Chamonix. Madame Vallot détient même le record du Mont-Blanc, si ce mot, consacré aux luttes de grandes routes, peut être employé à



GARE DE CHAMONIX



LE VILLAGE DES PRAZ ET L'AIGUILLE VERTE



AU MONT-BLANC
TRAVERSÉE DE LA MER DE GLACE

Ayuntamiento de Madrid

l'égard d'une aussi noble promenade. La plus jeune ascensionniste fut Mademoiselle Aline Loppé, qui, à seize ans, croisa sur la cime du Mont-Blanc le doyen des alpinistes français, le marquis de Turenne, alors âgé de soixante-douze ans. Le plus jeune vainqueur de la montagne fut Horace de Saussure, qui la gravit à l'âge de quatorze ans, détrônant le neveu de Durier, d'un an plus âgé que lui, qui l'avait précédé.

Les temps modernes sont arrivés. Aujourd'hui, lorsque, par une belle journée d'été, les yeux se portent de Chamonix sur la montagne, ils aperçoivent des caravanes semées sur la neige qui se disposent à gagner le Sinaï glacé. Une longue-vue en permanence, confiée à un fonctionnaire communal, permet de suivre leurs pas, et, dès qu'officiellement l'arrivée au sommet d'un groupe a été constatée, le canon tonne annonçant la victoire. Le Mont-Blanc est entré dans le mouvement mondain de la saison estivale.

*
*
*

Les ascensions se divisent, suivant le goût des grimpeurs, en ascensions sportives, exécutées pour le plaisir de la difficulté vaincue ; en ascensions scientifiques, ayant pour but des découvertes de plantes, de cailloux, l'étude des phénomènes glaciaires ou atmosphériques ; en ascensions d'art et d'amour, accomplies par des alpinistes qui fréquentent la grande nature uniquement pour sa beauté. Ce sont les amants de la montagne.

Les grands sportifs dédaignent aujourd'hui le Mont-Blanc. Ils s'attaquent de préférence aux aiguilles, à ces pyramides aiguës qui s'élancent de tous côtés, éveillant une vision de forteresses moyenâgeuses extravagantes, bâties par des géants pour défendre la virginité de la montagne sacrée. Presque toutes ont été dominées. Dernièrement, un étudiant en médecine, M. Alexandre Brault, avait acquis une célébrité justifiée en escaladant l'Ai-



LA FLÉGÈRE ET LA CHAÎNE DU MONT-BLANC

guille de Grépon, sorte d'obélisque qui passait pour inaccessible. La mort l'a empêché de poursuivre ses succès. Actuellement, M. Lucien Tignol est en train de se faire une réputation non moins flatteuse avec ces murailles de granit. Parmi les aiguilles du massif, on en compte une dizaine qui pointent dans le ciel à une altitude de trois à quatre mille mètres. Leur région favorite se trouve du côté de la Mer de glace et du col du Géant. Ce sont : l'aiguille Verte, les aiguilles du Dru, de Leschaux, les Jorasses, les Charmoz, les aiguilles de Grépon, de Blaitière et du Plan. Une cime, d'un aspect particulièrement féroce, s'appelle la Dent du Requin.

Anciennement, la haute science a été représentée au Mont-Blanc par de Saussure, Martins, Bravais, Le Pileur, Tyndall, Pitschner, Violle. Ils ont été suivis par de nombreux savants, attirés par cette proie colossale livrée à leurs investigations. Aujourd'hui, M. Janssen, le membre de l'Institut qui fut président du Club Alpin français, et M. Joseph Vallot, vice-président de cette Société, ont fait édifier, sur les hauteurs du Mont-Blanc, des observatoires que nous rencontrerons tout à l'heure et qui permettent à la science d'exploiter sûrement ce domaine supérieur. A côté d'eux, le prince Roland Bonaparte et M. Charles Rabot s'appliquent à l'étude des glaciers.

On s'imaginerait volontiers que parmi les amants de la montagne se rencontrent de grands hommes de lettres s'en étant inspirés pour écrire des pages sublimes. Il n'en est rien. Goethe fait son entrée dans la vallée de Chamonix le 4 novembre 1779, entre six et sept heures du soir, et consacre une page à décrire ce qu'il avait vu dans l'obscurité d'une nuit sans lune. Chateaubriand se contente de préférer le miel de Chamonix à celui de l'Hymette. Victor Hugo, qui fit le voyage avec Nodier, a laissé quelques pages qui ne comptent pas dans son œuvre. George Sand, ayant visité la vallée en compagnie de Litz, écrivait ceci : « Je porte la nature dans mon sein, je la vois sans cesse, qu'ai-je à faire de venir ici pour l'admirer ? » Dumas père a fait cabrioler son esprit farceur. Théophile Gautier a saisi artistement un effet de nuages et de soleil sur le Mont-Blanc avec le riche vocabulaire pittoresque qu'il avait à sa disposition, et pourtant il termine en déclarant que les mots manquent à la langue humaine pour rendre sa vision. Du



L'HOTEL DU MONTANVERS ET L'AIGUILLE DU DRU



AU MONT-BLANC

TABLE DU GLACIER DE TALÈFRE (AU FOND, LE SOMMET DU MONT-BLANC)

Ayuntamiento de Madrid

reste, aucun de ces personnages glorieux n'a dépassé le Montanvers.

La conquête de la montagne par l'art n'est pas accomplie. La grande imagination des professionnels surpasserait-elle les grandes Alpes? Ou bien l'initiation, fruit du temps, ne se serait-elle pas encore faite dans nos esprits lents et réfractaires aux impressions d'une trop divine nature? Et pourtant, dans quelques pages écrites par des hommes sans prétentions littéraires, se rencontre une émotion poétique sincère inspirée par le silence extraordinaire et religieux des vallées glaciaires et l'éblouissement des sommets. Charles Durier, dans son livre didactique sur le Mont-Blanc, a écrit quelques phrases illuminées de poésie, et

surtout M. Schrader, qui, en de courts récits épars dans l'*Annuaire du Club Alpin français*, transporte l'esprit comme sur des ailes dans un monde d'une nouvelle et terrible beauté. C'est que M. Schrader, qui est géographe, a vécu quatre étés dans l'intimité du Mont-Blanc pour les besoins de son métier, et qu'il a dû s'y plaire.

* * *

Lorsqu'on parle des routes du Mont-Blanc, c'est comme si l'on parlait des routes suivies par les navires sur les mers. Les neiges se déplacent pareilles aux flots, les glaciers sont sans cesse turbulents et mouvants. Il n'y a pas de routes, il n'y a



TRAVERSÉE DE LA MER DE GLACE

que des directions. C'est pourquoi les guides, possesseurs des secrets de la montagne, sont nécessaires. Groupés en syndicat, ils attendent les touristes à Chamonix et à Saint-Gervais.

Ces deux localités alpestres professent l'une vis-à-vis de l'autre les sentiments dont Rome et Albe étaient animées se disputant l'Italie. Le Mont-Blanc se dresse entre elles, source d'éternelles discordes. Les auteurs eux-mêmes se divisent : ceux-ci prétendent que l'ascension est plus pittoresque et moins longue par Saint-Gervais, ceux-là assurent qu'elle est plus variée et moins pénible par Chamonix. La question ne sera probablement jamais résolue. Si une opinion devait être exprimée ici, ne pourrait-on dire que dans cette querelle les Chamoniards représentent les anciens, tandis que les habitants de Saint-Gervais figurent les modernes?

Soyons classique et faisons l'ascension par Chamonix, respectueux des grands souvenirs qui habitent cette vallée.

Alphonse Daudet, présentant son héros tarasconnais gravissant le Rigi, le compare désobligeamment à un rétameur chargé de ses ustensiles. C'est pourtant ainsi qu'apparaît l'alpiniste aux prises avec la montagne. L'équipement qu'il faut pour affronter le froid, la fatigue et les obstacles de la route éloigne toute idée d'élégance. Par-dessus des flanelles aussi nombreuses que l'exige votre tempérament, mettez un veston de loden pourvu de vastes poches et s'élargissant dans le dos, passez un pantalon de même étoffe à genouillères, enfermez vos jambes dans des guêtres imperméables et souples, ou mieux, roulez autour d'elles une bande de drap à la manière des pâtres italiens, chaussez de gros souliers ferrés, jetez sur vos épaules une pèlerine caoutchoutée,



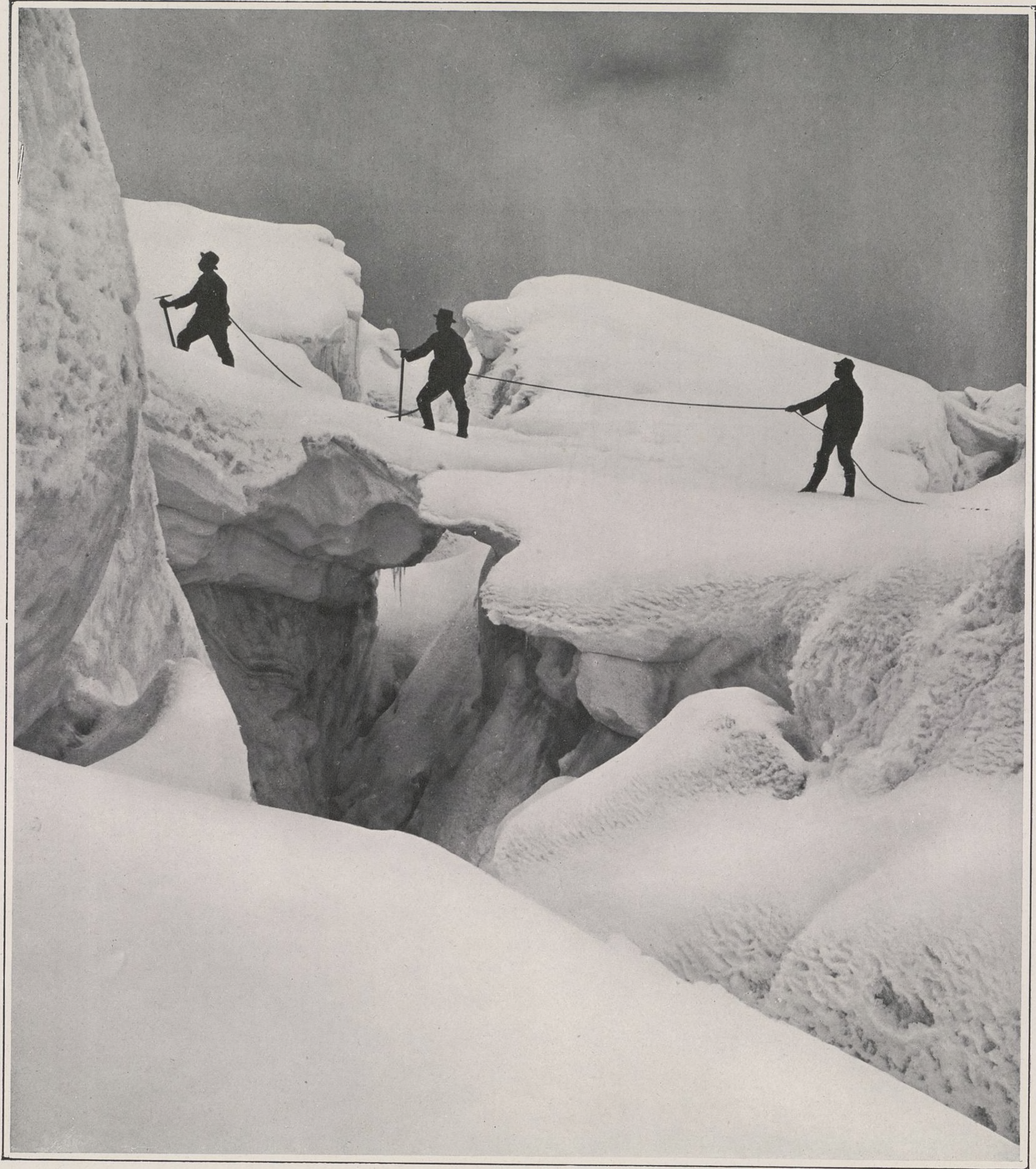
AU MONT-BLANC
PASSAGE ET ROUTE DU COL DU GÉANT

Ayuntamiento de Madrid

cachez vos yeux derrière des lunettes fumées à coquille de toile métallique pour atténuer les effets de l'intense réverbération des rayons du soleil sur la blancheur des champs de neige, gantez-vous de laine jusqu'au coude, saisissez un piolet, munissez-vous d'un sac à bretelles, d'une gourde, de crampons, d'un paquet de cordes et d'une lanterne, vous pourrez alors, ainsi paré, franchir l'Arve et vous présenter devant les Bossons avec sérénité.

Parmi ces objets, les chaussures et les cordes jouent un rôle prépondérant. La vie en dépend. Aussi sont-elles une matière

à interminables controverses. Le mieux est de se confier aux guides, qui, par expérience, ont de justes idées sur le ferrage des souliers et la qualité des cordes. Ils sont intéressés à ne point vous laisser périr. Au moment où vous pénétrerez dans la région des glaces éternelles, si vous ne voulez pas en sortir avec un visage écorché par le soleil comme par un couteau, enduisez-vous soigneusement la peau avec de la graisse ou encore frottez-la avec du charbon. Ce dernier système est vanté par M. Joseph Vallot, qui, dans une de ses conférences, a montré, au



PONT DE NEIGE AU MONT-BLANC

moyen de projections, sur le sommet du Mont-Blanc, Mademoiselle Vallot noire comme une négresse.

Les guides et les porteurs se sont emparés des objets qui vous encombreraient à la montée et vous voilà tout à coup sous bois. Chamonix se trouvant à 1,050 mètres et le Mont-Blanc à 4,810 mètres au-dessus du niveau de la mer, vous devez gravir 2,760 mètres. Le chemin de fer électrique qui amène les touristes dans la vallée, depuis le Fayet-Saint-Gervais, vous a donc épargné un morceau appréciable du chemin en vous mettant au socle même du colosse, dans la haute montagne.

Tandis que vous longez le glacier des Bossons, dont le blanc chaos glisse entre les vertes sapinières, un guide, pour entrer en conversation, vous contera l'accident du Grand-Plateau, qui eut là son épilogue funèbre. En 1820, une caravane composée du docteur Hamel, conseiller aulique de l'empereur de Russie, de deux Anglais et de dix guides, fut entraînée par une avalanche. Trois des guides disparurent et ne furent pas retrouvés. Or, en 1858, le docteur Forbes, savant anglais, de passage à Chamonix, déclara qu'il ne serait point surprenant qu'au bout de trente-cinq ou quarante années, le glacier ne rejetât les victimes



AU MONT-BLANC
PYRAMIDES DU GLACIER DES BOSSONS

Ayuntamiento de Madrid



LE MASSIF DU MONT-BLANC

LA MER DE GLACE, LES GRANDES JORASSES ET L'AIGUILLE DU GIGANT

Ayuntamiento de Madrid

de la catastrophe de 1820 à ses dernières vagues dans la vallée. La prédiction se trouva juste. A quarante et un ans de distance, presque jour pour jour, l'abîme rendait sa proie. A l'orifice d'une crevasse, un guide recueillit les débris des victimes dont quelques parties étaient en excellent état de conservation. Le conseil municipal eut l'idée de former, avec ces restes, un musée local, mais les familles préférèrent qu'ils fussent inhumés. Elles ne purent empêcher cependant quelques détournements d'objets

retrouvés avec eux : un bouton de culotte, des morceaux de drap, un crampon de fer et la moitié d'une lanterne aplatie, furent achetés fort cher par des Anglais. Plus tard, en 1863, Francis Wey, visitant Chamonix, reprit l'idée macabre du conseil municipal. C'est pourquoi le musée d'Annecy possède aujourd'hui une vitrine en forme de cénotaphe qui sert de tombeau aux guides du docteur Hamel.

Cette infortune ne doit pas inquiéter les touristes. Le Mont-



UNE GRANDE CREVASSE

Blanc ne fait pas autant de victimes que les automobiles ou les bicyclettes. Depuis sa découverte, il a causé la mort de trente-huit personnes seulement, et, encore sur ce nombre, y aurait-il lieu de retrancher celles qui ont dû leur fâcheux sort à leur imprudence.

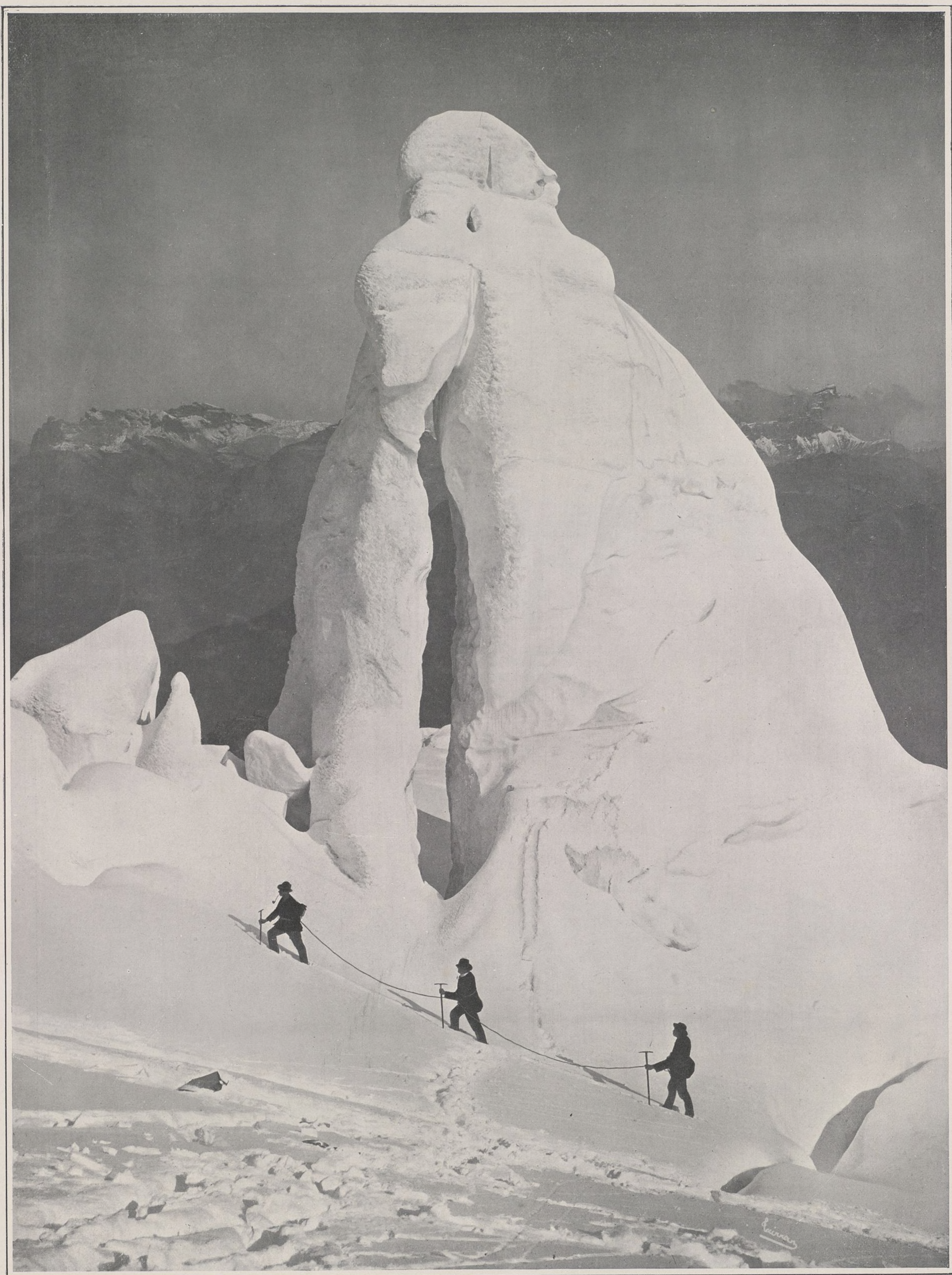
Le chemin reste muletier jusqu'à Pierre-Pointue (2,058 mètres), de façon qu'il est très fréquenté par les touristes en quête d'une promenade sans fatigue et sans émotions. Comme dans les forêts des environs de Paris, on est exposé à y rencontrer des morceaux de journaux et des os de poulet. Voici les hameaux

des Praz-Conduits et des Barats, puis la forêt des Tissours, dans laquelle on pénètre. La montée s'accroît. La cascade du Dard, le torrent du Nant-Provant sont les curiosités du lieu. Elles ont motivé l'établissement d'un restaurant où l'on peut se reposer en considérant les chutes de la cascade et le glacier des Bossons. D'autres Nants s'offrent encore, celui des Pèlerins et celui de la Ravine-Blanche, précédant un nouveau restaurant appelé pavillon de la Para. Les sapins se clairsemant, la Montagne de la Côte, l'aiguille du Goûter, l'aiguille du Midi, avec son architecture dentelée et son couloir de glace à la gueule

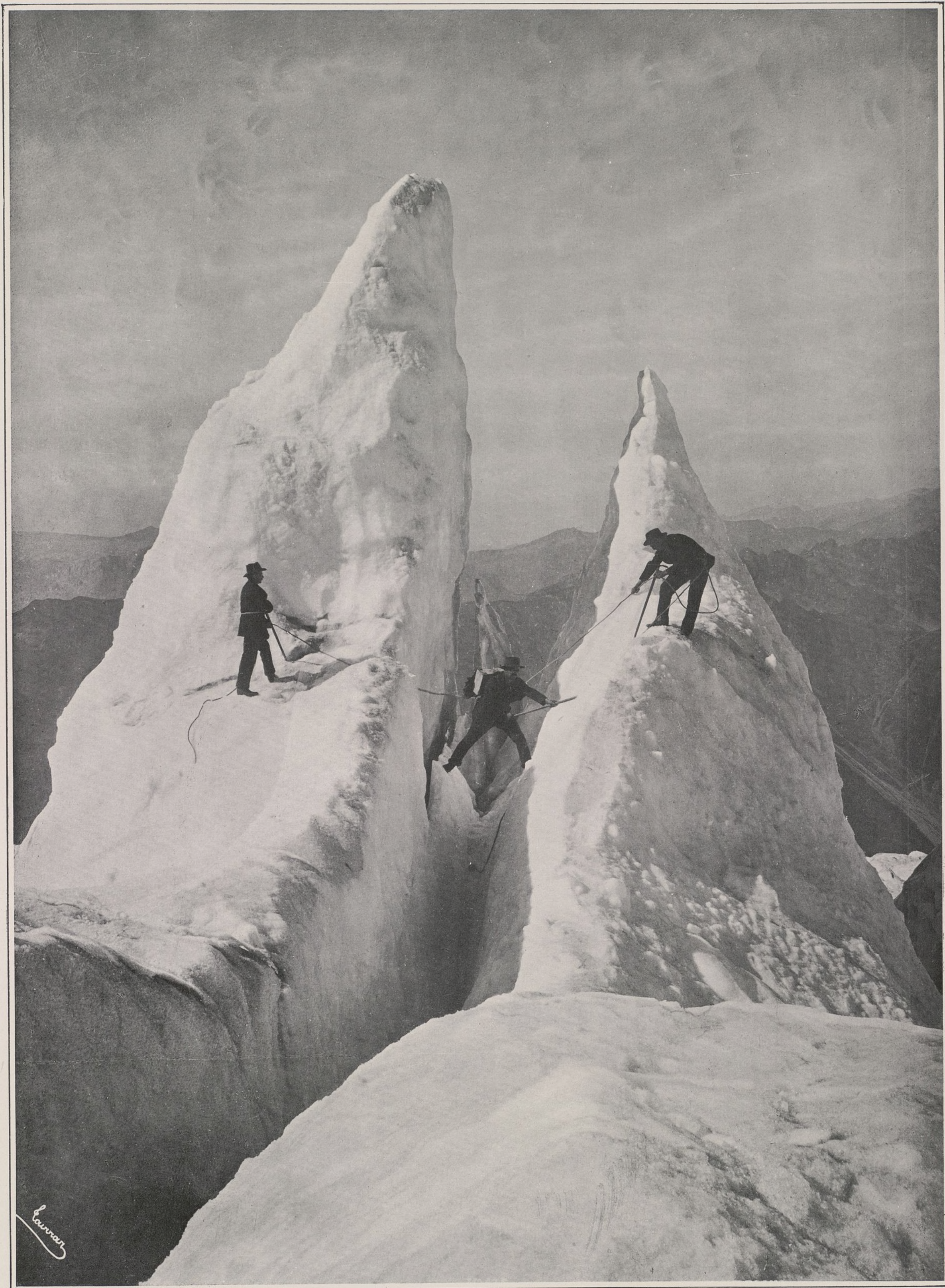


AU MONT-BLANC
TRAVERSÉE D'UNE CREVASSE

Ayuntamiento de Madrid



AU MONT-BLANC
PYRAMIDE DE GLACE



AU MONT-BLANC
PYRAMIDES ET CREVASSES



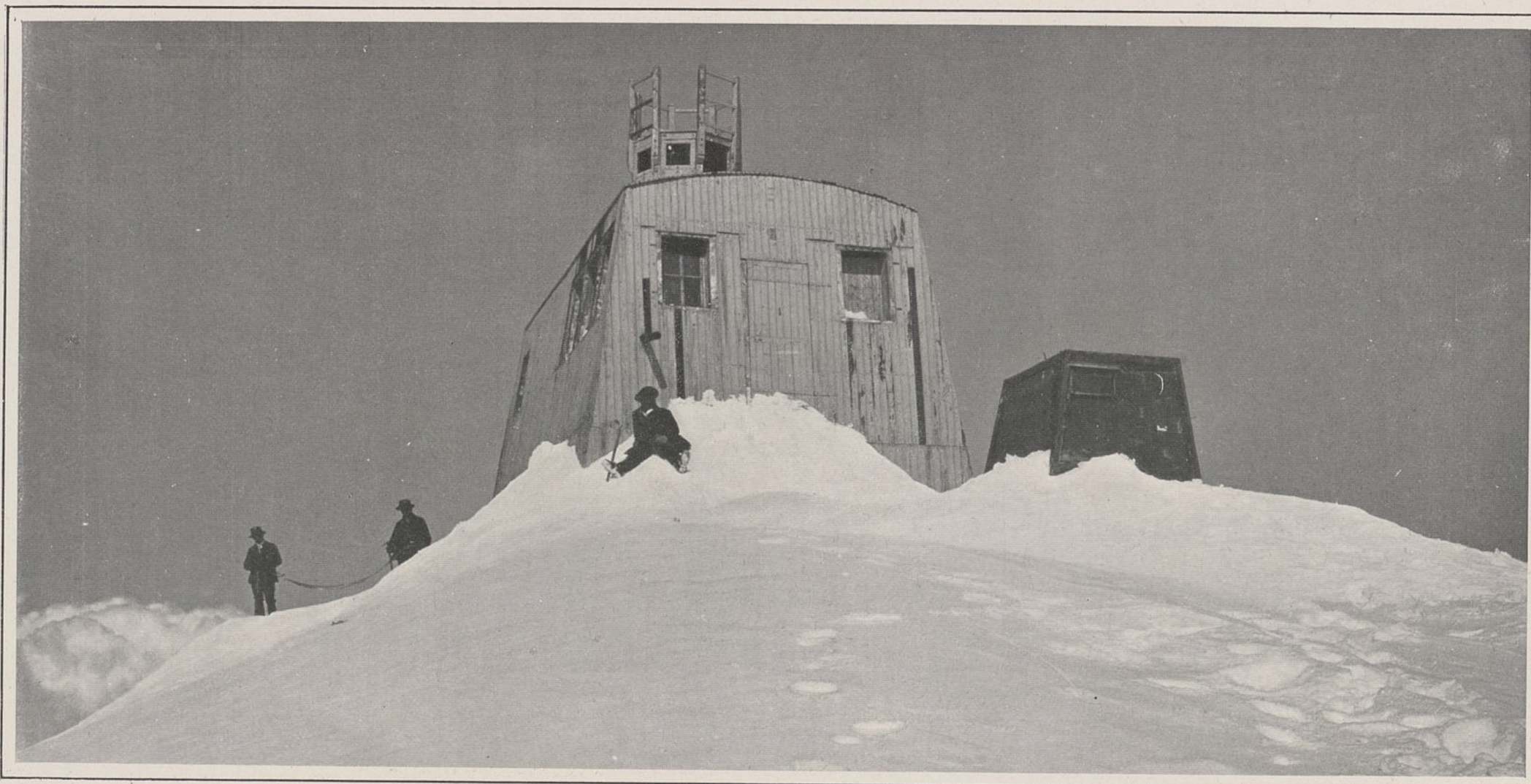
OBSERVATOIRE VALLOT AU ROCHER DES BOSSES
(Au fond, le sommet du Mont-Blanc)

évasée en manière de tromblon, surgissent aux yeux, formant un spectacle d'une beauté sévère. Le sentiment grave et religieux qui se dégage des grandes solitudes alpestres commence à se faire sentir ici, dans cette région qu'abandonnent les sapins, remplacés par les mélèzes et les rhododendrons. Ceux-ci eux-mêmes disparaissent bientôt sur les pentes gazonnées, parsemées de pierres que foulera le pied jusqu'à la Pierre-Pointue. Ce nom provient de la présence de gros blocs de granit de forme pyramidale. Il faudrait donc dire les Pierres pointues, mais l'usage du singulier a prévalu, et, pour lui donner raison, un drapeau a été fixé sur l'une de ces pierres.

A la Pierre-Pointue se trouve un pavillon qui abrite une auberge. C'est la première station sur la route du Mont-Blanc. Cette construction a été élevée en 1873, pour recevoir les touristes malavisés qui se seraient laissés surprendre par la nuit en descendant du Mont-Blanc. De la terrasse du pavillon se découvre un immense horizon de montagnes, depuis le mont Charvin, vers Annecy, jusqu'au col de Balme; mais si, aban-

donnant les lignes de ces sommets qui s'imprécisent dans la brume chaude d'un jour d'été, les yeux se portent du côté du Mont-Blanc, ils demeurent ravis par les longs névés qui en descendent et par la chute du glacier des Bossons, qui tombe en cet endroit d'une plongée magnifique, éveillant l'idée d'un Niagara de glace. On est tout près de lui, environ aux deux tiers de sa hauteur. Une énorme saillie de roc soulève la chute à son extrémité, produisant un effet de puissance que Durier a caractérisé en comparant à une langue de glace relevée par un croc monstrueux ce geste extraordinaire. De suite, à l'extrémité de la terrasse qui contourne le bâtiment, commence le sentier de la Pierre-à-l'Échelle, taillé en corniche, en bordure d'un précipice profond.

Les mulets ne dépassent pas la Pierre-Pointue. Le chemin a cessé de leur être praticable. Il s'élève à travers des sites désolés, dominant le sauvage ravin des Moraines. Un énorme bloc de granit, appelé Pierre-à-l'Échelle, formant cave à la déclivité du sol, marque ordinairement un point de repos pour les grim-



OBSERVATOIRE JANSSEN AU SOMMET DU MONT-BLANC



SOMMET DU MONT-BLANC

peurs. Autrefois, cette pierre servait d'abri aux touristes et de remise à une échelle utilisable devant certains obstacles de l'ascension, d'où son nom. A peine a-t-on laissé derrière soi la Pierre-à-l'Échelle que se montre le lit de l'avalanche de l'aiguille du Midi, la gueule du tromblon, deux cents mètres environ de parcours, où il est prudent de ne pas s'attarder, pour éviter les risques d'un bombardement. Le gel de la nuit écaille et fendille le rocher, qui se désagrège sous l'action du soleil et dégringole en morceaux avec une rapidité vertigineuse par ce corridor de glace. En 1868, un guide, Édouard Simond, fut atteint par un de ces projectiles et tué raide.

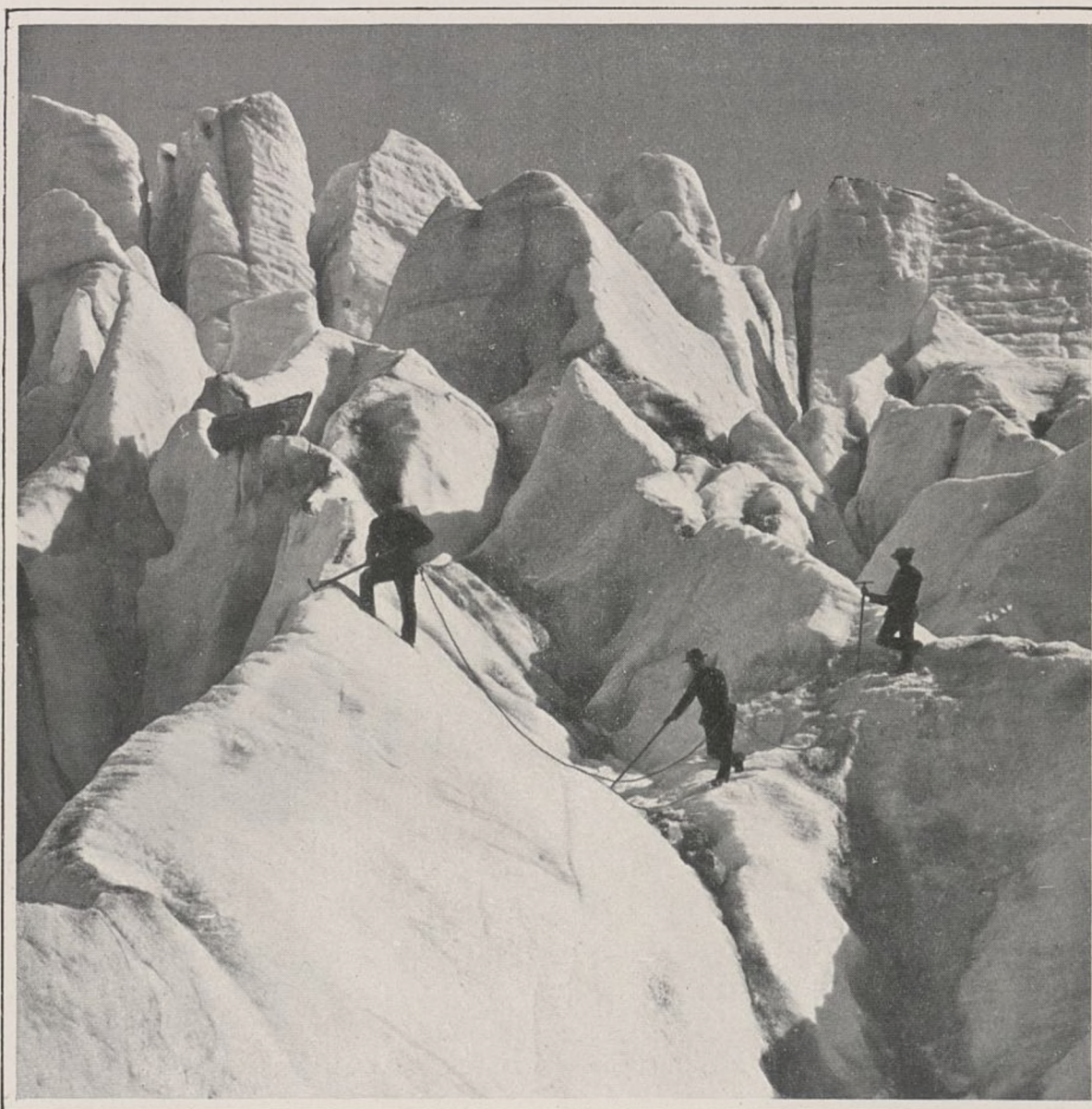
En quittant le lit de l'avalanche, les guides s'emparent des cordes et vous attachent à eux pour marcher sur une vaste plaine de neige, légèrement ondulée, recouvrant de nombreuses crevasses et qui précède la région des séracs, énormes blocs de glace semblables à des monuments d'une architecture exaspérée. On atteint ainsi la Jonction, c'est-à-dire le point où se rencontrent les glaciers des Bossons et de Tacou, qui se livrent une formidable bataille. Le spectacle est impressionnant et l'on en peut jouir sans danger. Ces glaciers, cabrés l'un contre l'autre,

forment des obstacles de glace d'une infinie variété dans lesquels les guides taillent des marches, fabriquent des escaliers. On rencontre ensuite un des grands degrés du glacier qu'il faut escalader, puis une région trouée de crevasses aux flancs azurés, qu'il s'agit d'éviter ou de franchir. C'est un sport qui exige du coup d'œil et du sang-froid. Les maladroits ou les nerveux sont repêchés avec la corde, mais après un moment pénible.

Voici les Grands-Mulets, la grande halte sur la route du

Mont-Blanc, à 3,067 mètres d'altitude. Ce sont des rochers dans lesquels des voyageurs, qui les considéraient du haut du Brévent, avaient cru reconnaître un groupe de mulets. Le mérite de ces animaux aura sans doute obtenu que ce nom fût laissé à un lieu où aucun d'eux n'est jamais parvenu.

La chétive cabane de 1853, où dormaient mêlés dans une jonchée de foin les touristes et leurs guides, a été remplacée par une auberge où se rencontrent les ordinaires commodités de la vie. Deux pavillons-observatoires, construits l'un par le Club Alpin français, l'autre par M. Janssen, adoucissent, avec l'hôtellerie, l'extrême sauvagerie du site. Un livre est tenu à la disposition des passants qui désirent



SÉRACS DE LA JONCTION

consigner leurs réflexions. Les personnes que quelque contre-temps retiendra à l'auberge, trouveront dans cette lecture des sources de distractions. M. Perrichon a laissé une lignée qui ne semble pas devoir s'éteindre. Du reste, d'après une expérience scientifique exécutée par Paul Bert, il résulterait que l'esprit humain subit une dépression marquée au-dessus de trois mille mètres. Ce livre lui a donné raison.

La vue est immense. Elle s'étend sur toute la vallée de Chamonix, la chaîne des Aiguilles-Rouges, le Brévent, le Buet, le lac de Genève et le Jura, qui ferme l'horizon. Vers l'ouest, ce

sont les rochers des Fiz qui dominent Servoz, l'aiguille de Varan, les sommets des Aravis, des Fours, au-dessus de la vallée de Sallanches; au delà, la pointe d'Arreu et la Pointe-Percée du Reposoir. Mais tout près, au-dessus de la tête, éveillant une impression de grandeur infinie, on a la cime du Mont-Blanc et son entourage superbe, le dôme du Goûter, les monts Maudits, l'aiguille du Midi.

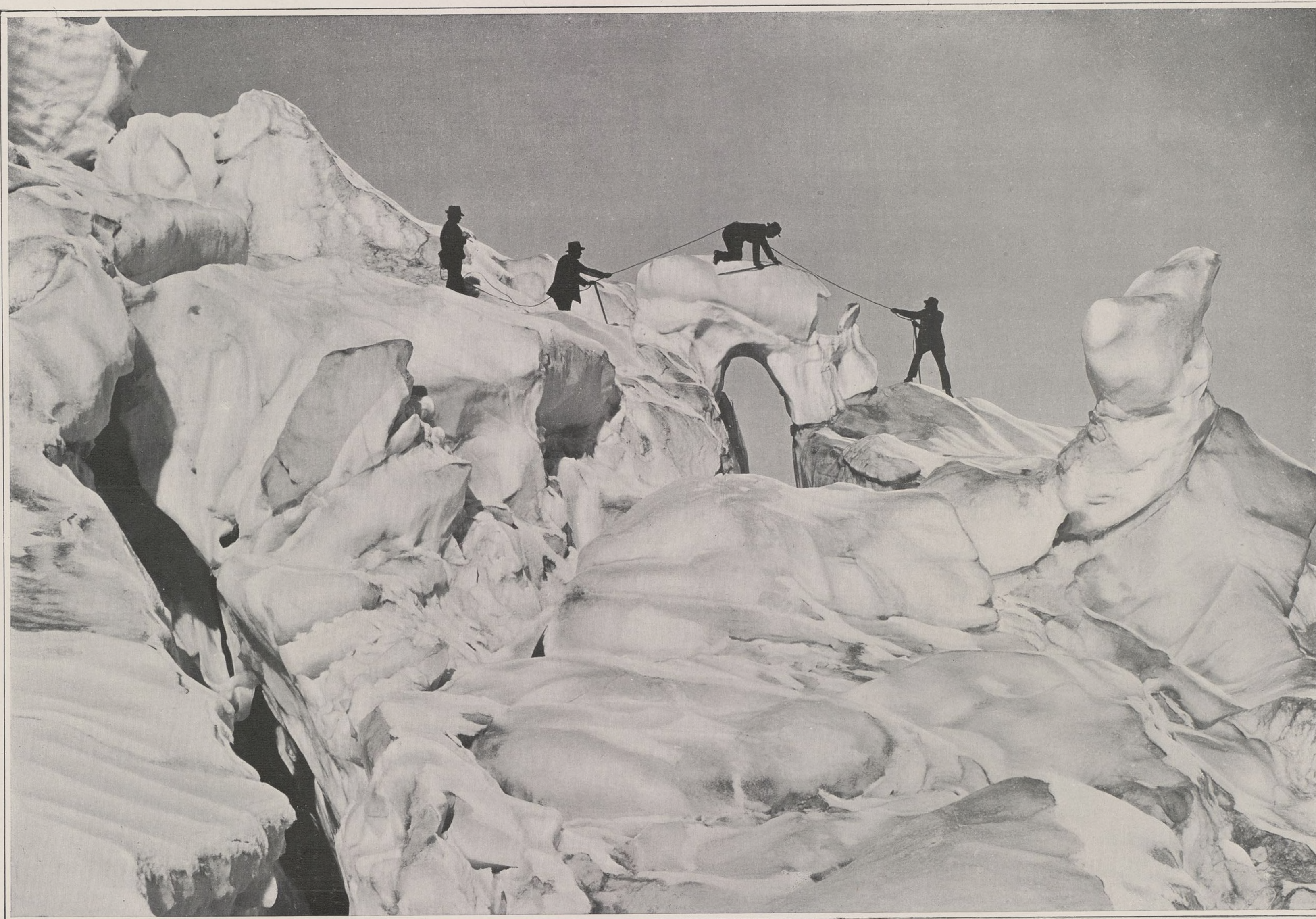
On couche aux Grands-Mulets, mais la nuit est brève, car il faut les quitter à deux heures du matin pour profiter de la dureté de la neige. On marche dans la direction du dôme du



M. JANSSEN DESCENDANT DU MONT-BLANC

Goûter pour traverser le glacier de Tacconnaz, moins agité que celui des Bossons, et atteindre les Petites-Montées, pente de neige qui doit être gravie en zigzag. Elle aboutit au Petit-Plateau, que dominent les séracs du dôme du Goûter, pareils à des cristaux que traverseraient des rayons de soleil. Il est prudent de ne pas les admirer trop longtemps, par crainte de leur chute assez fréquente. Une seconde rampe de neige, dénommée la Côte des Grandes-Montées, amène à l'endroit où Saussure passa la seconde nuit de son ascension avec dix-sept guides. Il y a là une large crevasse, à peu près constamment bourrée de neige, dont il faut se méfier. Un peu au delà se trouve le Grand-Plateau, vaste plaine de neige qui semble interminable, d'où la masse du Mont-Blanc apparaît aveuglante, énorme. M. et Madame Schrader ont été surpris sur ce plateau, en 1891, par un

nuage opaque et glacé sorti sournoisement d'une dépression du col de Miage et dans lequel ils faillirent se perdre et périr de froid. Hâtons-nous pour gagner le plus vite possible l'observatoire édifié par M. Joseph Vallot. Après avoir suivi, à l'extrémité sud du Grand-Plateau, une longue pente qui conduit au col du Dôme, on passe sur le versant qui regarde le col de Miage, et l'on atteint le rocher des Bosses et l'observatoire. L'altitude est ici de 4,365 mètres environ. La construction, érigée sur le roc, à grands frais et avec une peine inouïe, par M. Vallot, contient huit pièces aménagées pour l'usage de ses instruments scientifiques et pour son habitation particulière, qui est disposée avec un art tout parisien. A côté se trouve un refuge pour les touristes, dû à la générosité du propriétaire de ce domaine glaciaire. Cet abri permet de séjourner au Mont-Blanc en cas de mauvais



AU MONT-BLANC
LE PASSAGE D'UN PONT DE GLACE

Ayuntamiento de Madrid

temps, tandis qu'autrefois il fallait le quitter en hâte pour descendre aux Grands-Mulets et perdre ainsi le fruit de son expédition.

L'arête des Bosses est présentement le seul obstacle qui nous sépare de la cime du Mont-Blanc, — et est-ce obstacle qu'il faut dire? Cette ligne sévère et pure, qui coupe le ciel bleu comme d'un trait de lumière éblouissante, est célèbre. De là-haut, la vue glisse sur les versants italiens et français. Le spectacle est si merveilleux qu'il chasse le vertige menaçant à force de splendeur. Le rocher de la Tournette est comme le point final de l'ascension. Il doit être neuf heures du matin quand nos regards se promènent sur la France, la Suisse et l'Italie, et sur le peuple des monts qui s'écrasent autour de l'illustre cime. L'étendue et la magnificence de la vue dépendent de l'état du ciel, du caprice des nuages et de l'heure du jour.

L'ascension du Mont-Blanc est longue, elle n'est pas difficile, mais aucune montagne n'est plus dangereuse par le mauvais temps. A cause de sa forme hémisphérique, plaine arrondie qu'il élève si haut dans le ciel, le Mont-Blanc n'offre aucun moyen de s'orienter ni aucune issue aux ascensionnistes surpris par l'orage, et l'orage arrive souvent avec une soudaineté déconcertante. Les Chamoniards expriment ainsi leurs idées sur les dispositions du Mont-Blanc : s'il fume sa pipe, grand vent; s'il met son bonnet, tempête. Il fume sa pipe quand le vent fait voler la neige et décore la cime d'une longue aigrette blanche. Le bonnet est un nuage immobile qui coiffe le sommet. On dit encore qu'il a l'âne lorsqu'il est couvert par un long nuage se terminant en traînées semblables à des oreilles d'âne. Ce signe annonce la pluie, le vent et tout ce qu'on peut imaginer.

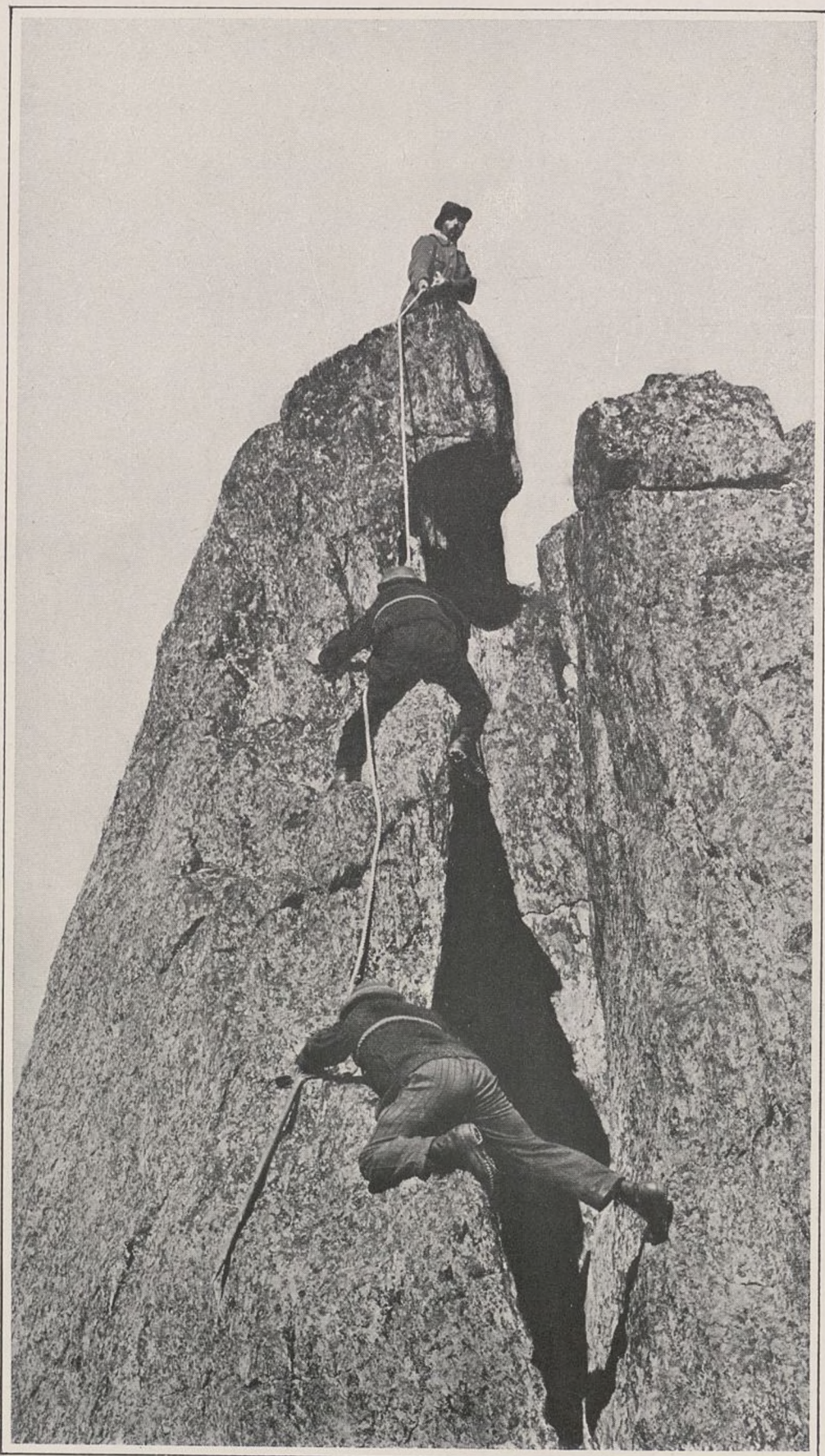
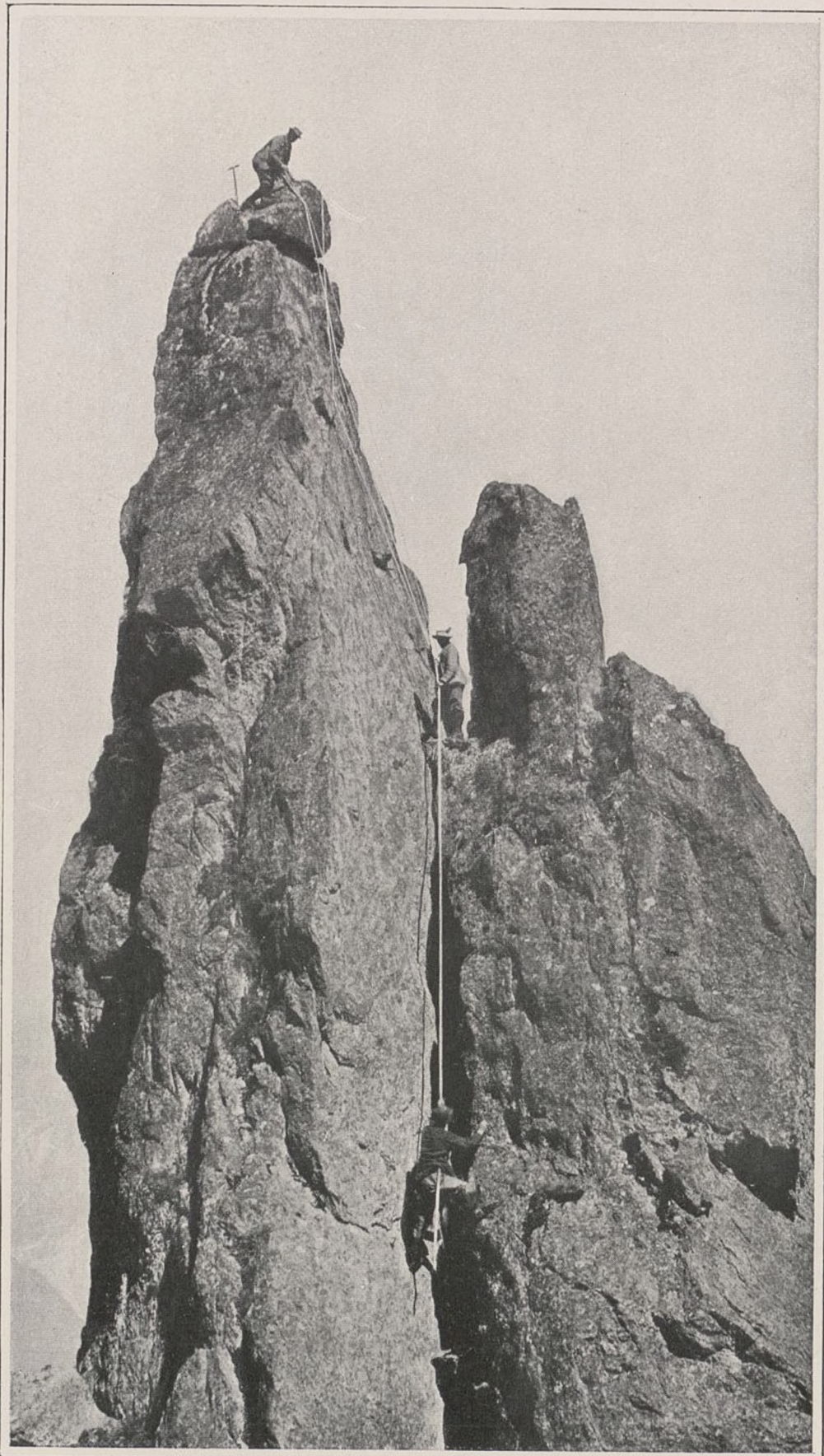
Si de monter, de découvrir peu à peu de nouveaux horizons, de pénétrer les mystères des vallées profondes, d'exercer, par l'effort victorieux, une domination sur la nature, nous procure une joie saine, abondante et orgueilleuse, il existe un plaisir d'une autre sorte, plus discret et plus intime, d'une qualité sans doute supérieure, c'est de subir à notre tour la puissance domi-

natrice des grandes Alpes. Le massif du Mont-Blanc renferme un lieu où elle se fait sentir avec une accablante souveraineté, jusqu'à la fascination, jusqu'à l'épuisement de notre être.

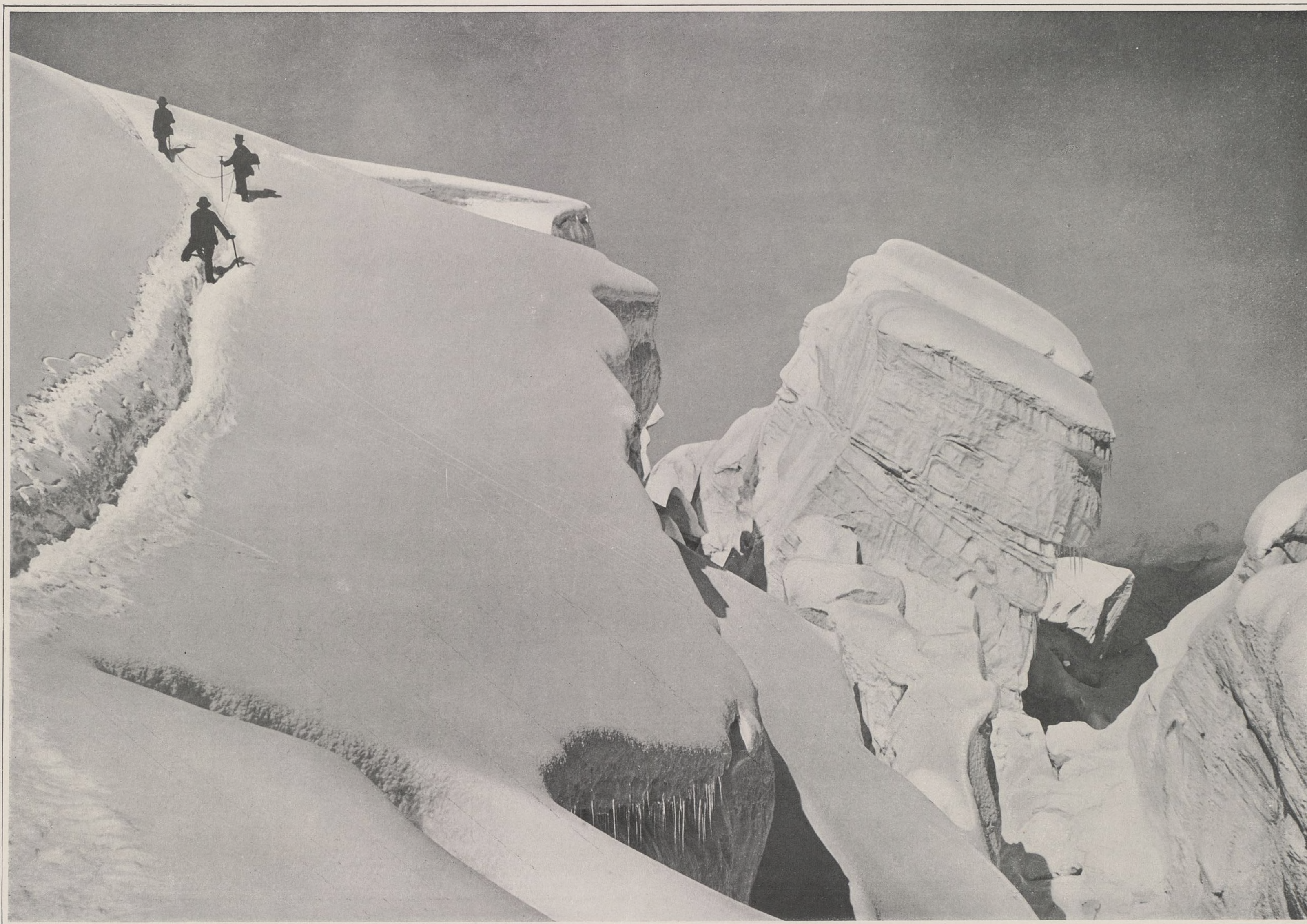
Ayant gagné le Montanvers, remonte dans la direction du col du Géant la large vallée au fond de laquelle sommeille la Mer de glace. Laissez à gauche le glacier de Talèfre avec son jardin et sa table célèbres, puis, du même côté, le glacier de Leschaux. Alors se dressent en face de vous les masses du Tacul rejetant à droite le glacier du Géant. Voici le sanctuaire : dans cette région sont accumulées toutes les manifestations esthétiques de la haute montagne avec leur expression la plus parfaite, comme si la nature avait pris la peine de les rassembler en ce point unique pour les offrir aux yeux des hommes. Javelle a appelé la Dent du Midi le Parthénon des Alpes; ici, c'en est le musée. On y peut admirer tous les aspects, toutes les variétés des formes que la glace est susceptible de revêtir, des forteresses, des flèches, des campaniles de granit formant la floraison de pierre la plus touffue, la plus surprenante qui se soit jamais élancée vers le ciel. Il n'est pas jusqu'au sol que foule le pied dont les aspérités diverses ne soient des manifestations de beauté! Mais ne prolongez pas votre rêverie dans ce Louvre prodigieux. Elle serait dangereuse. Si vous poursuivez votre route, vous atteindrez le sommet du col du Géant d'où la vue devient immense. Le spectacle a changé. Courmayeur est à vos pieds : c'est l'Italie.

* * *

M. Jules Janssen a installé, au faite suprême du Mont-Blanc, un observatoire officiel. La construction date de 1893. Elle est établie directement sur la neige, les fouilles, poussées jusqu'à douze mètres de profondeur, n'ayant pu faire trouver le rocher. Elle figure une pyramide tronquée, de sept mètres environ de hauteur, enfouie de trois mètres dans la neige durcie. Sa base mesure 10^m5 de longueur sur 5^m5 de largeur. Une tourelle de deux mètres de haut formant terrasse, la surmonte. Depuis 1896, elle est habitée par la grande lunette parallactique qui est l'instru-



ESCALADE D'UNE AIGUILLE



AU MONT-BLANC

SÉRACS ET CREVASSES

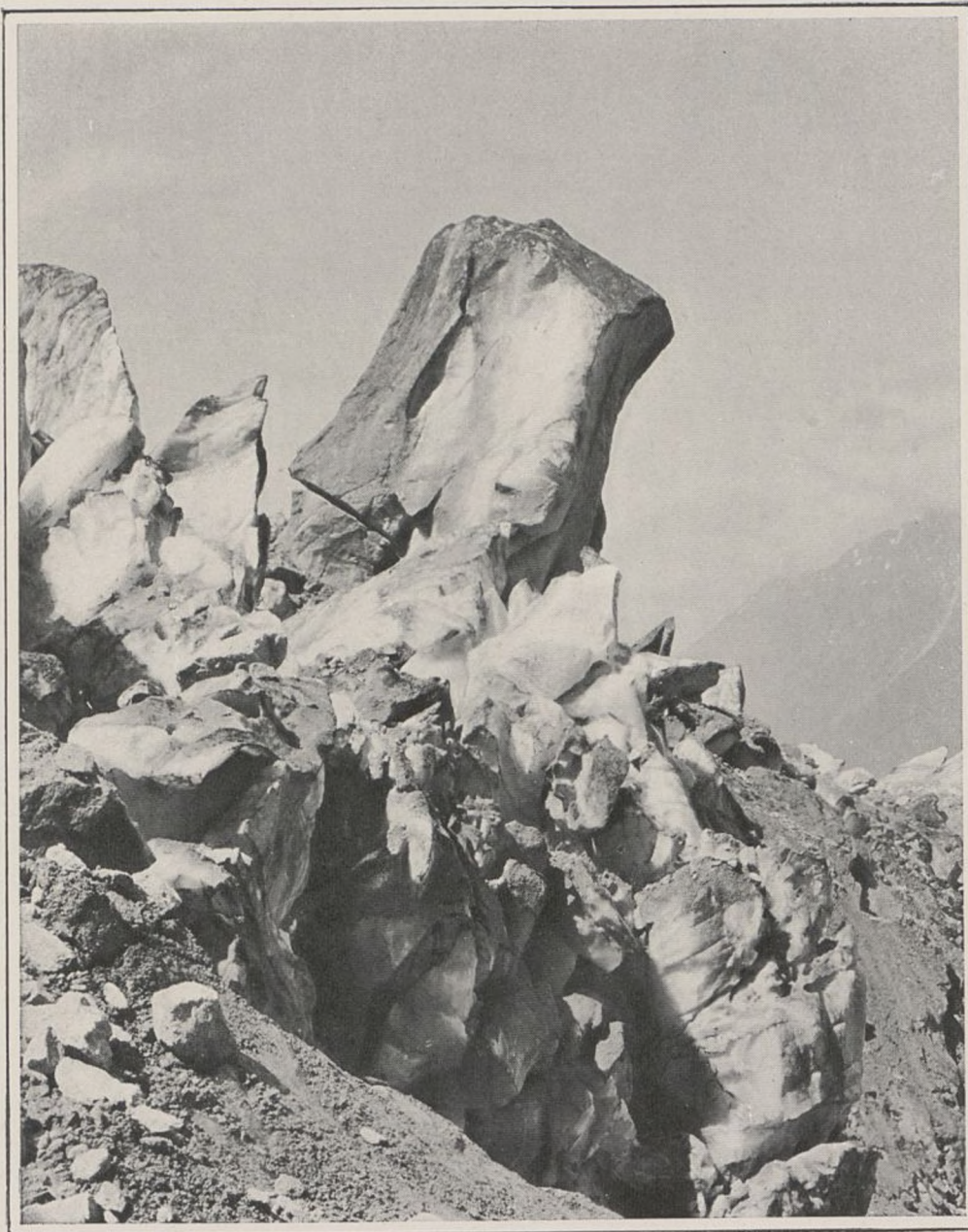
Ayuntamiento de Madrid

ment capital des travaux astronomiques. Toutefois, les observations scientifiques à cette altitude, sous un climat insupportable, ne sont pas aisées. D'autre part, il est à craindre que l'immobilité des neiges du sommet du Mont-Blanc ne soit pas durable. L'édifice serait alors exposé à glisser et subirait de vagues destinées.

L'ascension que fit M. Janssen au mois d'août 1890 est restée légendaire. En raison de son grand âge, ne pouvant songer à gravir le Mont-Blanc à pied, il se fit porter sur une chaise ou tirer sur un traîneau, suivant les difficultés du chemin, jusqu'au sommet. La caravane était composée de vingt-deux hommes, ayant à leur tête le guide Frédéric Payot. M. Janssen était accompagné de Charles Durier et de M. Joseph Vallot, dont l'observatoire venait à peine d'être édifié et ne contenait encore que deux pièces. Ils essuyèrent, réfugiés dans cet abri, un des ouragans les plus violents du siècle et qui dura soixante heures. A la suite de cette tourmente, qui avait balayé le ciel et purifié l'air, ils bénéficièrent d'une vue parfaitement nette, s'étendant à des distances infinies.

Depuis, le Mont-Blanc n'a plus donné lieu à de sensationnelles ascensions. Chamonix exploite aimablement le géant des Alpes. Il jouit de sa conquête : les hôtels se propagent, les terrains prennent une valeur considérable. Les montagnes Maudites et les glaciers de Savoie sont à la mode. C'est un village heureux.

Il a ses monuments : depuis 1887, les statues de Bénédict de Saussure et de Jacques Balmat et, depuis hier, le buste de Charles Durier, œuvre de Puech. On regrette l'absence de Bourrit qui méritait l'honneur d'un souvenir. Saussure et Durier sont séparés par un siècle. Ils sont arrivés chacun à son heure, se complétant. Il fallait un grand seigneur, savant, riche et de loisir pour une conquête qui a pris le temps d'une génération. Durier, Parisien moderne, amoureux fou de la montagne, d'un esprit alerte et cultivé, s'est présenté à propos pour écrire l'épopée et le



CHUTE DE LA MER DE GLACE AU CHAPEAU

triomphe définitif de l'alpinisme. Il est mort attristé cependant par un pressentiment qu'il n'osait exprimer sous une forme précise de peur de s'ôter à lui-même une chère illusion. Il redoutait pour le Mont-Blanc le sort qui menace la Yungfrau. « C'est assez, a-t-il dit, que le Mont-Blanc ait deux observatoires sans qu'il soit doté d'une gare Terminus. »

Heureusement l'industrie ne vaincra pas la beauté des paysages glaciaires qui resteront toujours hors de son atteinte.

La nature est plus forte qu'elle. Elle fera éternellement des crevasses aux flancs azurés, des séracs traversés par des rayons de soleil et de la neige éblouissante.

Et si le souvenir des luttes et des exploits passés devait s'effacer de la mémoire des générations oubliées il serait du moins conservé par les tombes de ceux qui ont succombé dans le combat, lesquelles portent cette inscription douloureusement éloquente : péri au Mont-Blanc.

Chamonix possède une noblesse. Elle est composée des descendants des hommes hardis qui ont conquis le Mont-Blanc. Sur les façades des hôtels, sur les devantures des magasins, sur les listes des conseillers municipaux et des guides sont écrits des noms célèbres dans les annales de l'alpinisme. On se croirait revenu au temps fabuleux de Saussure et de Bourrit. Les familles qui ont fourni leurs soldats à ces deux maréchaux de l'alpinisme sont restées sagement dans le petit bourg devenu la capitale de la beauté alpestre. On rencontre parmi elles des artistes qui s'appliquent à traduire les sites montagneux conquis par les ancêtres. C'est à leur obligeante courtoisie que sont dues les images magnifiques dont ces pages sont illustrées. L'art fidèle des Tairraz et des Couttet évoque les spectacles de la grande nature pour la consolation et la joie de ceux qui sont obligés de vivre loin d'elle.

VALBERT CHEVILLARD,

Secrétaire général du Club Alpin français.



CHAMONIX. — PATINAGE EN HIVER